

HOM NGUYEN

LA REVANCHE DE LA PEINTURE

Enfant d'immigrés vietnamiens, Hom Nguyen a vécu des drames, traversé des années de galères, avant de trouver sa voie sur le tard et devenir un peintre admiré du grand public. Retour sur le parcours détonnant d'un artiste humble et attachant, fier de ses origines et d'une extraordinaire énergie créatrice.

Tu es aujourd'hui un peintre en vue qui vend très bien son travail. Quand as-tu pris la décision de faire ce métier ?

Jamais ! Je ne me suis jamais dit : je serai artiste. Je n'ai jamais fait de plans de carrière. C'est la vie qui m'a amené à devenir peintre, c'est mes années de galère. L'art, c'est ça. Tu as une vie de galère, mais c'est dans cette galère que tu puises les énergies qui te font grandir. Je ne pense pas qu'il y ait des grands peintres à vingt ans, parce qu'à vingt ans on n'a rien à raconter. Plus tard, à quarante, cinquante, tu peux peut-être t'apercevoir qu'il y a des histoires à raconter à travers ce que tu as vécu, ou à travers ce qu'ont vécu tes parents...

Les premières années de ta vie n'ont pas été un long fleuve tranquille...

Loin de là... Mes parents ont fui la guerre du Vietnam. Je suis né à Paris deux ou trois ans après leur arrivée en France. Mon père était un coureur de jupons que je n'ai pas connu et qui a vite disparu... Ça a été très dur pour ma mère. Elle ne parlait pas français. Elle a fini par trouver un boulot dans un salon de coiffure, elle passait le balai... J'avais à peu près quatre ans quand elle a eu un très grave accident. Elle a pris un taxi la nuit et le chauffeur s'est endormi au volant. Elle est devenue paraplégique, en fauteuil roulant... Heureusement, elle a retrouvé un ami d'enfance



© Photo Gilles Petipas

qui est devenu son compagnon. Il m'a élevé, il a été comme un père pour moi... Mais la vie était dure, très dure. Nous vivions à trois dans un appartement de treize mètres carré. Tu vois ta mère qui est handicapée et tu te dis que tu n'es pas comme les autres parce que tu dois la protéger, et tu as presque honte de ne pas te sentir comme les autres... Dans le regard de ma mère, j'ai compris très jeune que je devais devenir un guerrier... Il y a aussi le fait d'être asiatique, d'être Vietnamien. En France, à cette époque-là, il y a un racisme fort. Mais je n'ai jamais relevé. Ma mère m'a appris à baisser les yeux et à aller tout droit.

Tu as été obligé de gagner ta vie très jeune ?

Je n'avais pas le choix. Je voulais aider ma mère. La famille au Vietnam, c'est une valeur

essentielle... J'ai quitté l'école vers l'âge de seize ans, j'ai fait des marchés et plein de petits jobs, et puis j'ai trouvé un travail de vendeur dans une boutique de chaussures à Paris. J'étais curieux du métier. Je me suis intéressé à la patine : c'est le fait de modifier la couleur de la chaussure, de lui donner des teintes et des effets moirés en utilisant du cirage ou des encres. J'ai appris à utiliser les coloris, à les mélanger. Puis, je me suis mis à dessiner sur des chaussures, des visages, des animaux, c'était pour moi comme des petites œuvres d'art. Mes chaussures customisées étaient vendues dans la boutique et je prenais une commission sur les ventes. Ça a mis un peu de temps mais ça a fini par décoller... Du coup, comme je rêvais d'être indépendant, je me suis mis à mon compte. Je travaillais dans l'appartement où



© Photo Gilles Petipas

je vivais avec ma mère et j'ai commencé à vendre par le biais des réseaux sociaux. Je me suis servi des techniques du tatouage pour dessiner sur le cuir des chaussures. Tu graves pour dessiner un motif et tu injectes de l'encre dans le cuir. J'ai été connu pour ça...

Quand est-ce que tu t'es lancé pour de bon dans la peinture ? Y a-t-il eu un déclic ?

Je me suis vraiment mis à travailler à fond la peinture en 2009, juste après la mort de ma mère. Je me souviens de ses derniers mots. Nous étions en salle de réanimation à la Pitié-Salpêtrière. Elle m'a dit : je ne sais pas ce que tu vas faire de ta vie ; je ne sais pas ce que tu vas devenir... Le lendemain, j'ai réalisé que je n'avais pas un sou, même pas de quoi payer son enterrement, et je me suis dit : je vais commencer à peindre... Par la suite, bien sûr, j'ai réfléchi à tout ça. Je crois qu'au fond de moi, j'ai toujours été attiré par le dessin et la peinture, mais que je n'ai pas eu la force de m'opposer à ma mère qui croyait sincèrement que je ne pourrais jamais gagner correctement ma vie en tant qu'artiste. Son rêve, c'était que je devienne chauffeur de taxi !

Tu te souviens de la première toile que tu as vendue ?

Évidemment ! Je l'ai vendue sur Facebook. C'était un portrait du Joker de Batman peint sur un assemblage de baskets. Un ami d'ami que je ne connaissais pas a craqué dessus. Ce que j'ai gagné en vendant cette œuvre m'a permis de vivre une partie de l'année, de m'acheter du matériel de peinture. Quelqu'un a mis à ma disposition un grand atelier à Bagnolet où j'ai vraiment pu

m'éclater. J'ai ressenti l'ivresse du peintre. Après, ça s'est fait peu à peu, j'ai participé à des foires d'art contemporain de plus en plus intéressantes, à des expositions... Je me suis fait connaître...

Dans ton travail, on sent un vrai grand talent de dessinateur, tu as toujours été doué en dessin ?

Doué, je ne sais pas. Disons que j'ai toujours plutôt bien dessiné. J'étais parmi les meilleurs à l'école. Mais en art, bien dessiner, ce n'est pas ce qu'il y a de plus important. Il faut surtout avoir quelque chose à dire. Si tu sais bien dessiner, tu peux être professeur ou faire des portraits de touristes à Montmartre. L'important c'est d'avoir un vrai sujet, un message, un univers à soi...

Et ton sujet à toi, ce serait plutôt quoi ?

Mon travail parle beaucoup d'Asie. On ne tourne pas le dos à ses origines. Il parle aussi de l'enfance, et je pense que le fait que j'ai deux enfants de cinq et sept ans n'y est pas pour rien. J'ai aussi travaillé sur les thèmes de l'immigration, de l'intégration. Ça compte pour beaucoup dans mon histoire personnelle...

Et si tu avais un message ?

Ce serait un message d'ouverture d'esprit.

Ton succès aujourd'hui, tu le vis comment ?

Je me dis d'abord que j'ai de la chance de pouvoir vivre de ma passion. Oui, je suis reconnu dans mon milieu. Oui, ça fonctionne et je gagne bien ma vie. Mais je garde

les pieds sur terre. Demain, ça peut changer. Je connais des peintres qui sont montés vite et qui sont redescendus tout aussi vite. Je veux rester humble. L'humilité, ça fait partie de la tradition vietnamienne.

Tu fais toujours de l'art thérapie ?

Oui, j'en fais à la Pitié-Salpêtrière dans le service psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du professeur Cohen. Cela fait presque quatre ans que je fais ça. Une à deux fois par mois, je dessine avec des enfants et des adolescents qui souffrent de problèmes psychiatriques, double personnalité, schizophrénie... C'est quelque chose de très fort, de très humain. J'essaie de leur donner cette volonté d'accepter l'autre et de faire quelque chose ensemble ; peut-être aussi de les aider à se comprendre eux-mêmes. Si déjà tu te fais accepter, t'as gagné quelque chose. Ces ados, ils font parfois des dessins extraordinaires ! Avec eux, tu comprends que le fait de bien dessiner n'est pas le plus important. Ce qui compte, c'est la force de ce que tu transmets par le dessin.

Propos recueillis par Hugues Arbellot de Vacqueur

Not a Gallery (NAG) expose Hom Nguyen
104 avenue Raymond Poincaré
75116 Paris
not-a-gallery.com/

Après avoir créé en 2016 le très cosy et atypique Not a Gallery, une « maison-galerie » situé dans le 16^e arrondissement de Paris, Natacha Dassault inaugure un nouvel espace d'exposition dédié à la création contemporaine internationale. Pour sa première exposition, elle a invité Hom Nguyen, ainsi que le photographe Olivier Dassault.